

XYZ. La revue de la nouvelle



Que deviennent les jeunes révolutionnaires une fois la révolution passée

Stéphanie Clermont, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017, 344 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 134, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2018). Compte rendu de [Que deviennent les jeunes révolutionnaires une fois la révolution passée / Stéphanie Clermont, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017, 344 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (134), 84–89.

Que deviennent les jeunes révolutionnaires une fois la révolution passée

Stéfanie Clermont, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Polygraphe», 2017, 344 p.

LE PREMIER LIVRE de Stéfanie Clermont, *Le jeu de la musique*, a connu un franc succès. Les médias l'ont largement couvert, il y a eu notamment des entrevues avec l'auteure dans *Le Devoir* et *La Presse*. *Le jeu de la musique* a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal 2017 ainsi qu'au Prix des libraires 2018 (mais mal classé dans la catégorie «Roman»). Ce qui marque d'emblée les critiques qui ont commenté cette œuvre forte est sa composition complexe et organique. Volumineux — le livre compte plus de trois cents pages (ce qui est énorme pour un recueil) —, *Le jeu de la musique* est à la frontière de la nouvelle et du roman. C'est donc un roman par nouvelles. Mais, dans une entrevue accordée au blogue littéraire *Le fil rouge*, l'auteure Stéfanie Clermont, dont les influences littéraires sont surtout anglophones (elle cite Lorrie Moore, Alice Munro et Raymond Carver), parle plus exactement d'un *short story cycle*.

Regroupées en cinq parties précédées d'un bref prologue, les trente-quatre nouvelles du *Jeu de la musique* ont des formes variées. Il y a des nouvelles plus «conventionnelles», de longueur variable, dont certaines assez substantielles (la plus longue compte quarante et une pages), ainsi que plusieurs micronouvelles, qui sont parfois à la limite du poème en prose. L'histoire des personnages qui reviennent d'un texte à l'autre est bien sûr incomplète, en raison de la structure du livre et du genre de la prose brève. Entre les nouvelles, les ellipses peuvent être majeures. La linéarité de la diégèse est rompue, la chronologie intentionnellement déconstruite, mais la partie «romanesque» reste néanmoins très considérable. Une nouvelle placée plus loin peut être la genèse d'une autre placée avant, ou deux nouvelles indépendantes



peuvent raconter des vies parallèles (par exemple, « Un nid, un nœud » relate l'histoire d'une jeune femme battue par son conjoint; le triste couple habite l'appartement au-dessus de celui de deux personnages principaux dont nous suivons les tribulations dans plusieurs textes et qui sont des témoins impuissants de l'escalade de cette violence dans « Le plafond »). S'il veut mettre de l'ordre ou rétablir la chronologie, le lecteur doit refaire son propre parcours et boucher les trous. C'est le type de liberté que *Le jeu de la musique* offre grâce à sa singulière architecture.

En plus de sa composition, le recueil de Clermont innove par son sujet très actuel. Concentré autour de Sabrina, une Franco-Ontarienne ayant grandi à Ottawa (comme l'auteure, dont elle est l'alter ego), le recueil, qui dissémine les points de vue, se penche principalement sur des moments de la vie de cette jeune adulte et écrivaine en gestation, légèrement paumée, survivant grâce à des emplois précaires et à l'assistance sociale, ayant rencontré, lors d'un voyage en Californie, l'amour avec Jess, anarchiste habitant une commune puis un squat, avant de s'établir à Montréal et de vivre sa passion malgré la distance. Autour d'elle gravitent plusieurs personnages, des amis et militants, des jeunes rêvant de la révolution, dont Céline, l'amie d'enfance avec qui Sabrina cohabite et qui est devenue une universitaire aux cycles supérieurs en sociologie ainsi qu'une ardente féministe. Outre le fait que le livre décrit une nouvelle génération et ses idéaux, dont on pourrait dire de Clermont qu'elle est l'une des premières porte-voix, on doit souligner qu'il campe la majorité des nouvelles (et le moment central de l'énonciation narrative) tout juste après les années actives de militantisme des protagonistes, qui ont connu les années fiévreuses de 2010 à 2012 : contre-sommets du G20, *Occupy* 2011 et, surtout, la grève étudiante de 2012, surnommée le Printemps érable.

La force de l'écriture de Clermont réside dans son regard à la fois distancié et nuancé. Près des convictions idéologiques des personnages, convictions qui sont très fortes chez Céline ou chez l'étudiant Tahar, un brillant polémiste, *Le jeu de la* 85

musique aurait pu devenir un simple livre à thèse anarchisante. Or, d'entrée de jeu, le prologue du recueil évoque, dans une micronouvelle d'une page dont le style rappelle celui de Charles Bolduc, le suicide de Vincent, le drame principal du livre qui bouleversera l'existence du groupe d'amis. D'autres drames périphériques s'ajouteront au fil du recueil, ruptures ou déceptions amoureuses, dépressions, divorces des parents, agressions sexuelles. Le livre de Clermont est une sorte de palimpseste. Les destins individuels et les turpitudes domestiques se mêlent adroitement aux luttes collectives et aux mouvements révolutionnaires épousés par les protagonistes. Mais le roman par nouvelles laisse en suspens, sans réponses, les motivations inconscientes des personnages (alors qu'un roman typique aurait créé des liens de causalité explicites entre le passé et le présent, l'enfance et la vie adulte). Pourquoi Céline choisit-elle de lutter contre la prostitution ? Est-ce en lien avec les fragments de son passé que raconte le recueil ? Et Sabrina ? D'où vient son indécision chronique ? Les nouvelles situées à Ottawa, le lieu originel, ne l'expliquent pas vraiment. Et Vincent, le suicidaire, personnage atrabilaire, qu'allait-il chercher dans les manifestations contre le néolibéralisme ? Le livre ne résout pas les contradictions ou les mystères tout comme il ne juge pas les passions aveuglantes. Jamais Clermont ne trahit l'idéalisme adolescent et romantique des protagonistes par un cynisme désabusé.

Pour comprendre le sens du titre, il faut attendre la nouvelle éponyme, « Le jeu de la musique », qui est placée à la fin du recueil. La bande d'amis (Sabrina, Céline, Tahar, Estella et Vincent) s'amuse à un jeu. Quelqu'un invente une histoire et les autres doivent trouver la chanson qui y correspond le mieux. Les deux histoires rapportées sous la forme d'un discours direct sont des mises en abyme : elles révèlent de façon condensée une grande partie du contenu du recueil. Sabrina, la première conteuse, invente l'histoire d'un jeune paysan homosexuel qui, dans les années 1980, fuit à Montréal pour y découvrir la faune bigarrée de la rue Sainte-Catherine :

86 « les drag queens, les couples homos [...] et les junkies ». À

cette opposition convenue entre ville et campagne s'ajoute le récit de la deuxième conteuse, Estella. Cette fois-ci, l'histoire se situe dans un futur proche. En 2053, un survivaliste perd goût à la vie après la catastrophe dont il a pu se protéger seul dans son bunker. Depuis la disparition de ses amis, la solitude est trop grande. C'est un peu la construction même du livre qui se cristallise par ces deux narrations enchâssées. Les nouvelles du recueil décrivent le passé récent des personnages à Ottawa, critiquent la société pourrie des adultes, des parents, beaucoup la perversité des mâles, des abuseurs concupiscent. Puis vient le départ pour Montréal. Les autres nouvelles racontent un futur proche, ce qui survient après la catastrophe du suicide d'un ami, mais aussi ce qui survient après l'échec de la révolte étudiante de 2012.

Pour chacune des deux histoires inventées dans le cadre du jeu, les amis nomment des titres de chansons. Vincent trouve la chanson convenant au récit d'Estella. Il choisit *Orphan's Lament* de Robbie Basho, dont le titre est très évocateur. (Vous connaissez la chanson ? Pas moi. On saupoudre de nombreuses références dans le livre de Clermont. Plusieurs nous échappent.) Le lecteur comprend rétrospectivement pourquoi l'émotion était à son paroxysme dans « Adieu » — une nouvelle placée au milieu du recueil —, lorsqu'aux funérailles de Vincent Tahar interprète cette chanson au piano. Mais le jeu de la musique est aussi évoqué dans une longue nouvelle programmatique intitulée « Épine de mayo ». L'action se passe au jour de l'An 2013, au chalet des parents de Céline, les Milan, des intellectuels à l'esprit ouvert. La bande d'amis se retrouve le matin, après une soirée arrosée, tandis que le couple de Sabrina et Jess, exceptionnellement réuni, bat de l'aile. À un certain moment, on parle du jeu de la musique, sans plus de précision, sinon pour expliquer pourquoi Sabrina et les autres connaissent autant de chansons. La veille, au coin du feu, ils avaient beaucoup chanté. Et là, tandis qu'ils dégrirent en mangeant *ironiquement* du pain doré tartiné de sirop d'érable, on se moque de la tradition orale québécoise, du répertoire de la veille, de Richard Desjardins qu'on a évité de justesse. 87

Jess et Kat, des anglophones, ne comprennent rien. Vivianne défend Sabrina, une Franco-Ontarienne, d'être une « Queb ». Virulent, Tahar accuse ses amis de souligner leur « héritage colonial commun ». Ce passage significatif révèle que *Le jeu de la musique* témoigne d'un nouveau paradigme en littérature québécoise, en ce qu'il exprime la pensée des activistes de la génération montante. Le clivage entre les générations se trouve même dans la bibliothèque des Milan, eux dont les lectures de jeunesse étaient « Marx, Lévi-Strauss, Derrida, Lacan, Deleuze... », mais qui, grâce à leur fille Céline, lisent désormais des ouvrages avant-gardistes et dans l'air du temps : « *Tiqqun*, Giorgio Agamben, *Letters of Insurgents*, Alfredo Bonanno, *Baedan: A Journal of Queer Nihilism*, Andrea Smith, Donna Haraway, *Caliban and the Witch* » — selon ses affinités avec l'une ou l'autre de ces listes, le lecteur peut d'ailleurs savoir s'il est (encore) dans le coup (ou s'il ne l'a jamais été).

Enfin, il faut souligner un autre thème capital dans le recueil de Clermont, celui du travestissement. Son traitement est tout à fait singulier. Soudainement, dans la nouvelle « Adieu », Jess n'a plus le même sexe, le texte dit « elle », le genre grammatical qui le désigne est le genre féminin. Deux interprétations sont possibles. Soit on prend cette nouvelle comme une « vraie » nouvelle indépendante des autres, Jess comme femme est alors un nouveau personnage ; soit on suppose que l'explication viendra après dans le recueil morcelé. « Toutes celles que j'ai connues et aimées », la longue nouvelle qui décrit la relation entre Sabrina et Jess vers la fin du recueil, le fait presque. La durée du récit est assez longue pour que Jess soit d'abord un « il » devenant ensuite un « elle », sauf que ce changement majeur devient une sorte de tabou révolutionnaire que Sabrina, la narratrice, ne nomme pas. L'exception est perçue comme la normalité, sinon cela témoignerait de toute évidence, accuserait Lénine, d'une pensée bourgeoise et contre-révolutionnaire. On sait que les hippies pratiquaient l'amour libre. Les anarchistes d'aujourd'hui, eux, croient au « polyamour », à « l'amitié érotique » et à l'abolition des distinctions de genre sexuel. Mais cela ne semble pas s'accorder

avec les désirs secrets de Sabrina. Le texte (et les cahiers du personnage) ose à peine le dire.

Le jeu de la musique parle ainsi d'enjeux contemporains et neufs, tout en offrant un regard de l'intérieur sur le mouvement étudiant de 2012, dans une forme littéraire riche et complexe. C'est une œuvre à classer avec le film-événement de Mathieu Denis et Simon Lavoie, *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, avec lequel elle a beaucoup de points communs.

Nicolas Tremblay

Transcendance et mysticisme

Roland Bourneuf, *L'étranger dans la montagne*, Québec, L'instant même, 2017, 152 p.

CINQUIÈME RECUEIL de nouvelles de Roland Bourneuf, *L'étranger dans la montagne* s'ajoute à une œuvre considérable d'une quinzaine de titres comptant aussi de nombreux essais. Reconnu par l'institution, l'auteur a reçu quelques prix au fil des ans, dont, en 2008, le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec pour son essai *Pierres de touche*.



Né en Auvergne, Bourneuf, qui a été professeur dans différentes villes européennes, a surtout fait sa carrière au Québec, à l'Université Laval. La plupart des ouvrages de l'auteur, tant les essais que les recueils de nouvelles, ont été publiés par L'instant même. Par son style volontiers suranné, aux accents mystiques, le nouvellier Bourneuf s'inscrit toutefois en marge de la prose brève moderne et formaliste prônée par l'écurie de Québec. Ses recueils très singuliers se distinguent de ceux, emblématiques, de Gilles Pellerin, d'Hugues Corriveau, de Claudine Potvin ou de Bertrand Bergeron. La liste des noms pourrait encore s'allonger.

D'inégale longueur — elles peuvent compter entre trois et vingt-deux pages —, les douze histoires de *L'étranger dans la montagne* se déroulent toutes en Europe ou au Proche-Orient, en Belgique, en Hollande, sur les côtes irlandaises ou celles 89